

Du même auteur

Trois cercueils blancs, Notabilia, 2013

Les oreilles du loup, Les Allusifs, 2008

Sur l'auteur

Né en 1974 à Bogotá, Antonio Ungar a longtemps habité en Palestine et séjourne à présent à Berlin. Écrivain et journaliste, il a figuré dans la liste des « Bogotá 39 » réunissant les trente-neuf meilleurs auteurs latino-américains de moins de trente-neuf ans. Ses nouvelles ont été publiées dans plus de vingt-cinq anthologies en cinq langues différentes. Il travaille comme correspondant pour des journaux espagnols, italiens, colombiens et mexicains, publie régulièrement des articles aux États-Unis et aux Pays-Bas, et a remporté en 2005 le prix de journalisme Simón Bolívar. Il a aussi été finaliste du prix Courrier international « Meilleur livre en langue étrangère » pour *Les oreilles du loup*, publié aux Allusifs en 2008. Son troisième roman, *Trois cercueils blancs*, lauréat du prix Herralde, a paru chez Notabilia en 2013.

REGARDE-MOI

Antonio Ungar

REGARDE-MOI

Roman

Traduit de l'espagnol (Colombie)
par Robert Amutio

NOTAB/LIA

Titre original : *Mírame*
© Antonio Ungar
c/o Schavelzon Graham Agencia Literaria
www.schavelzongraham.com

© Les éditions Noir sur Blanc, 2022, pour la présente édition.
© Visuel : Paprika
ISBN : 978-2-88250-722-8

*Personne à ton côté.
Hier soir j'ai tué un homme.*

LUIS TENNYSON

De l'autre côté de la cour, au cinquième étage du numéro 21 de la rue de C, il y a maintenant une famille.

Ils sont arrivés lundi.

Ils sont basanés.

Des Indiens ou des Arabes ou des Gitans.

Ils ont amené une fille.

*

La fille a dix-sept ans et des jambes très longues.

Les trois autres ont l'air d'être un père et deux frères, ils sont tous habillés pareil : blue-jeans presque blancs, tennis, vestes en similicuir trop cintrées. Celui qui pourrait être le frère aîné est grand, maigre, il a un visage anguleux et les yeux enfoncés. Il est moins basané que les autres et il la regarde comme s'il la désirait, mais des fois il regarde aussi par terre. On dirait un prisonnier.

*

Un journal où tu vas noter tout ce qu'il t'arrive.
Un journal, ça t'aidera.
Ne laisse rien en dehors, tu as dit.
Ne dissimule pas, personne d'autre que toi ne
le lira.

Eva, mon adorée Eva, douce petite sœur, unique destinataire de ces mots, morte trop tôt. Tu l'as dit le premier jour de la première année de l'école secondaire, toi lumineuse et triste, moi à tes pieds.

Un journal, ça t'aidera.

*

La salle de bain est sale. Je ne l'ai pas nettoyée depuis hier soir et je peux déjà imaginer les germes qui s'appêtent à sortir de leurs œufs. Entre 8 h et 8 h 45, je la nettoierai, je la parfumerai, je la rendrai éclatante. Mon éclat, mon odeur, ça te ferait sentir fière, mon Eva, si tu étais vivante.

*

J'ai écrit chaque minute de ce qui est arrivé hier entre 11 h et midi. La préparation des légumes bouillis et de ceux passés au four, les assiettes, la marmite, le plateau, le verre, lavés et essuyés, la mesure du sel dans la salière, du poivre dans le poivrier, du riz et des céréales dans leurs récipients transparents. Les palpitations du cœur en voyant comment le travail de la journée s'accumulait. Ce n'est qu'après que j'ai travaillé, jusqu'à 3 h 13 du

matin, jusqu'au moment où je me suis mis à mâcher des légumes en regardant le papier peint géométrique (des losanges couleur pastel, des diamants gris, des cercles jaunes) se répétant à l'infini comme ton nom sacré dans ce journal, Eva de mes douleurs.

*

Il est 3 h du matin et je devrais déjà être en train de dormir, mais je continue à les regarder par la raie de lumière que laissent passer les rideaux presque tirés. À minuit, pendant que les autres dormaient, la fille, la brune, est sortie sur le balcon et a versé de l'eau dans des pots qui semblent n'héberger que des broussailles sèches. Elle a paru plus jeune comme ça : avec un maillot de basket sans manches, mais blanc et en coton, peut-être celui de l'un de ses frères. Avant de voir ses tétons, je me suis écarté du rideau, mais ils existaient.

*

Aujourd'hui le téléphone a sonné à 9 h 13 du matin. Une entreprise néerlandaise veut que je traduise un catalogue sur des plats surgelés. De la version anglaise au français, et en allemand et en espagnol. Ils paient mille huit cent quinze euros, trente pages avec des illustrations. Ils me contactent parce que je demande trois fois moins que ce que les autres demandent, que je suis méticuleux et que j'ai de l'expérience. J'accepte.

*

La fille basanée a rangé des pièces de monnaie et un billet bleu sous le coussin du canapé, pour les cacher de celui qui a l'air d'être son père ? De ceux qui ont l'air d'être ses frères ? De voleurs qu'elle craint comme si elle était encore à Calcutta ou au Caire ?

*

Elle a remis le maillot de basket sans manches, et, à travers la fente de mon rideau, je n'ai pas pu éviter de voir la rondeur de ses épaules et, plus bas, à présent réels, ses tétons juvéniles. Je me suis lavé tout le corps à l'eau froide, je me suis frotté la peau jusqu'à ce qu'elle me brûle, débarrassée de toute saleté. J'ai pris deux milligrammes de Clonazepam pour éviter de penser avant d'être plongé dans le sommeil (pour éviter d'avoir des rêves où elle pourrait me regarder avec ses yeux noirs très ouverts).

*

Elle s'appelle Irina.

Dix-sept ans, oui.

C'est la Roumaine de l'épicerie qui me l'a dit.

Irina, cette créature basanée, comme si elle était Russe.

Impossible.

Il est évident que ses frères sont des criminels, et ils semblent préparer un coup. Un braquage ? Une escroquerie ? Un assassinat ?

Avec les jumelles, j'ai pu tout voir hier soir. Pendant que les hommes parlaient (avec leurs gueules toutes proches les unes des autres, accroupis sur la pénombre de la table carrée, comme la meute de chiens affamés qu'ils sont), elle passait un chiffon sur la grande table de la cuisine. Elle paraissait les écouter mais elle paraissait aussi ne pas vouloir être là, désirer être autre part.

*

Elle s'est mise à balayer les mégots que les hommes avaient laissés.

Elle a regardé par terre, pendant qu'elle balayait, mais elle continuait à ne pas être là.

On dirait que ses pensées sont toujours ailleurs, en dehors de la ville, en dehors des campagnes verdoyantes de la vieille patrie, dans les forêts ou dans les déserts d'où ils sont venus.

J'ai tiré les rideaux.

*

Ce matin, j'ai pris une gélule de Ritaline. C'est un pharmacien du numéro 2 de la place du DM qui me l'a recommandée. C'est un Pakistanais, mais il se prend pour un citoyen. Il s'ennuie, il n'a pas de clients, et c'est tant mieux parce qu'il consacre ainsi

le temps qu'il faut pour choisir le médicament qui convient le mieux à mon corps.

*

Dans le grand supermarché, celui dans lequel je refuse d'entrer, il y a de plus en plus de basanés, qui vendent et qui achètent. Le quartier se vide peu à peu des citoyens et ça fait longtemps qu'il s'encrasse avec toute cette avalanche qui ne s'en ira plus ni ne se reposera jusqu'à nous avoir tous encrassés.

*

Irina, la fille brune, a teint les derniers centimètres de sa chevelure très noire en un blond presque blanc.

Elle s'habille presque toujours avec des survêtements, gris ou roses ou mordorés, et porte des chaussures de sport avec des semelles compensées très épaisses, qui doivent lui coûter trop d'argent ou presque rien. Elle a un scorpion tatoué sur le cou, sous l'oreille droite, et quand elle sort dans la rue, elle met des casquettes du genre musicien nègre, ou sportif nègre, chaque fois différentes, et porte des chaînes dorées autour du cou.

Dans la maison, en revanche, elle n'est pas la même. Toujours voûtée, maigrichonne, silencieuse, elle est toujours inférieure aux hommes. Elle mange de la viande très grillée, des frites, des hamburgers, de la bouffe libanaise ou chinoise qu'elle rapporte

de la rue dans des emballages blancs. Elle passe l'après-midi à fixer les vitres sales des fenêtres, comme si elle pouvait s'y réfléchir, comme s'il n'y avait pas de l'autre côté la façade grise d'où je la regarde. Elle est seule et cernée par des loups.

*

Hier soir, son père l'a touchée.

Ce doit être son père, le gros.

Irina, vouûtée, forte, pensant à on ne sait quoi, nettoyait le carrelage qu'avaient sali ceux qui semblent être ses frères ainsi que, hier soir, les amis ou les cousins de ces frères. Elle vidait les cendriers et les verres qui devaient sentir la mauvaise haleine et l'alcool oriental, la carie. J'ai tout vu de très près, à travers les jumelles. Je n'ai pas pu dormir, ensuite, et aujourd'hui j'ai dû me donner une leçon, j'ai travaillé sans petit-déjeuner ni déjeuner jusqu'à 17 h 30.

Ça s'est passé comme ça. Le vieux type gros, son père, s'est glissé doucement derrière elle, a fourré cette griffe de Gitan ou d'Arabe ou de Turc dans l'échancrure du débardeur et a essayé de pincer un de ses tétons. Elle l'a repoussé d'un coup de coude mais j'ai vu (même depuis ma pénombre, à la tension de son cou) qu'elle en a peur. Ensuite le groin du père s'est approché de la minuscule oreille et lui a dit quelque chose avec un sourire de petites dents tandis qu'elle serrait fort ses mâchoires, et ensuite ce chien a fourré cette même main sale de

toutes saletés dans le pantalon du survêtement, par-devant, la retenant par la taille avec l'autre main.

*

Le matin elle est restée très longtemps sous la douche.

Huit cent vingt-cinq secondes contre six cent quatre-vingt-dix-huit en moyenne. J'ai vu la vapeur sortir par la minuscule brèche qui se trouve à droite des fenêtres du séjour. J'ai senti depuis mon côté de la cour ce mélange humide de savon et de shampooing avec ce qui doit être une crème corporelle pour jeune femme. Ce n'est pas possible que je l'aie réellement senti, moi si loin, avec au milieu l'air vicié de la ville, mais je l'ai senti et j'ai aussi pu sentir la subtile humidité de l'air.

Ensuite, les odeurs de chou et de viande d'agneau et de beurre fumé qui sortaient des cuisines des autres immigrés ont tout gâché, et j'ai passé le reste de la matinée, de mes seules vacances mensuelles, à enlever cette puanteur orientale des murs avec des éponges et de la javel. J'y suis arrivé, mais je suis épuisé (j'ai flairé chaque centimètre, très lentement, une fois que j'ai eu fini).

J'ai envoyé les traductions du catalogue deux jours avant la date promise, et ceux qui les avaient commandées les ont trouvées à leur goût et les ont payées dans les temps et tout est en ordre, ainsi cette nuit je me permettrai d'avoir des rêves. Ma volonté n'est pas encore assez développée pour

contrôler ce qu'il y aura dans ces rêves, par conséquent il y en aura sûrement au moins un où le porc enfoncera sa patte blanche, glabre, pleine de bagues, entre les cuisses de la fille brune.

*

Je l'ai décrite, ici même, avec des mots, hier, à peine réveillé.

Son corps, tout.

Lettre par lettre.

Ce faisant, elle s'est transformée en autre chose (en son corps) et moi je me suis transformé en quelque chose de bien pire que ce que je suis, et tout, entre nous, a été souillé.

Pendant que je hachais des concombres cultivés dans les fertiles terres de la vieille république, impeccables, je me suis coupé l'index et le majeur de la main gauche. Une entaille longue, large, perpendiculaire. Je suis resté de nombreuses minutes à regarder ce sang si liquide couler hors de la chair ouverte et tomber sur la table, se mélanger avec l'eau et le jus des concombres, dessinant des courbes mouvantes comme si ç'avait été un reptile vivant.

Ensuite j'ai lavé la plaie, jusqu'au fond, je l'ai désinfectée et j'ai bandé les doigts en serrant très fort. J'ai jeté tout ce que j'avais préparé à manger et j'ai descendu le sac-poubelle jusqu'au bac à ordures du trottoir.

C'est son père. Le gros type est bien son père, je ne l'ai pas imaginé. Et les deux autres, ce sont ses frères. C'est la Roumaine édentée de l'épicerie qui me l'a dit, sans que je lui demande rien. Elle m'a aussi dit que ce sont des Paraguayens (d'un pays qui s'appelle le Paraguay, en Amérique du Sud), que personne ne sait à quoi ils s'occupent, qu'ils crachent par terre et qu'elle a dû reprendre au plus jeune une boîte de thon et une autre de sauce tomate piquante qu'il voulait voler.

Elle m'a aussi dit qu'ils sont tous pareils, les Sud-Américains. Ça, elle n'a pas le droit de le dire, elle qui est Roumaine et qui parle comme elle parle, même si elle a raison. Mais je ne suis pas né d'hier. Ce ne sont pas des Sud-Américains. Elle ne s'appellerait pas Irina, s'ils étaient Sud-Américains. Ils n'auraient pas des têtes de Gitans, ni de Maghrébins, ni de taulards moyen-orientaux, mais d'Indiens sud-américains ou d'Espagnols.

Après ces explications non sollicitées j'ai pensé que je devrais arrêter de m'approvisionner chez la Roumaine. Mais il n'y a plus d'épicerie à la ronde à moins de dix pâtés de maisons. Rien que ces bazars obscurs, infestés de types basanés, puant le curry et la cannelle, bourrés de plastiques chinois et de vêtements bon marché et de conserves périmées et de légumes pourris.

J'ai été sur le point de le lui crier en pleine figure et je l'ai fait, mais dans ma tête : qu'elle la ferme une

bonne fois pour toutes, que son taudis ne sent pas bien meilleur, que la lumière que nous, les quelques citoyens qui y entrent encore, amenons n'est pas suffisante pour nettoyer la crasseuse obscurité des Orientaux. Mais elle pue l'ail et j'ai dû respirer par la bouche quand elle a ouvert la sienne, avec ses trois dents de cheval, qu'elle s'est beaucoup approchée de mon visage et m'a fait un clin d'œil en disant : « Irina est une fille très sympathique, mais ça, tu as dû le remarquer. »

Je ne mérite pas cette rue, ni ce quartier, ni cette ville malade avec ses jambes toujours grandes ouvertes.

*

J'ai rêvé de nouveau de la main rugueuse de ce criminel analphabète se frayant un chemin, comme un reptile musculeux, sous le nombril, très vite, jusqu'aux ombres qu'il y a dans les dessous d'Irina, comme s'il voulait étouffer un petit oiseau qui serait caché là. Je me suis réveillé avec une grande soif, mais sur le trajet de la salle de bain j'ai dû m'arrêter et je suis resté jusqu'au petit matin à fixer les fenêtres complètement noires de son appartement.

*

Le téléphone sonne encore une fois.

Cette fois-ci c'est une entreprise nationale qui veut faire traduire toute la publicité et tous les

prospectus d'une marque internationale de stylos plumes de luxe. Des stylos en or, bois précieux et pierres brillantes, qu'ils vendront des centaines ou des milliers d'euros. Je n'aime pas le luxe, je ne compte pas me mettre à genoux devant le luxe. J'ai dit non et je me sens très bien.

Cela fait six ans et dix-sept jours que je n'ai pas utilisé Internet.

Internet est la décharge du monde, et je n'aime pas farfouiller dans les déchets.

Qui veut mes traductions n'a qu'à m'appeler, une seule fois.

Et s'ils n'ont pas la flemme, qu'ils m'envoient aussi un courrier.

*

J'aime les objets, le poids réel de la matière, les contours définis qui séparent tout ce qui existe du vide. Les poivrons que m'a vendus la Roumaine ont des dimensions différentes, il y en a trois rouges, trois jaunes et trois verts. Il y en a un qui a un minuscule trou par lequel a dû se glisser un insecte ou un ver qui m'attend. Il faudra que je sorte les lui rendre.

*

Ils ont passé toute la soirée assis à table, le vieux et les deux rejetons de la rue de C, les frères d'Irina (dans mes yeux, dans les jumelles du tiroir sombre,

qui sentent le cuir mal tanné). Ils n'ont pas arrêté de fumer des cigarettes bon marché, de boire un liquide blanc qui doit être une anisette misérable ou une eau-de-vie bien pire.

Le vieux a peu parlé, il les a écoutés, avec un air ennuyé, et n'a bougé que pour saisir le poignet de l'un des rejetons, qui avait l'intention de se saisir de quelque chose qui ressemblait à une facture (les lentilles des jumelles rapprochent mais ne peuvent vaincre la pénombre pleine de poussière suspendue dans cette porcherie).

Tandis que les hommes parlent, Irina nettoie la table de cette cuisine ouverte, dans leurs dos, sans leur montrer son visage mais sentant leurs yeux de chiens parcourant son corps, pénibles, perturbés, comme s'ils n'y pouvaient rien.

Elle va se coucher avant que le vieux ne se mette debout.

Je l'imagine refermant la porte avec un verrou, dans une chambre qui doit être minuscule.

Je l'imagine aussi se défaisant de sa chemisette, observant son nombril et ses épaules dans une glace sale.

*

Je me suis brossé les dents jusqu'à me faire saigner et ensuite je me suis rincé la bouche avec du savon et après avec de l'alcool. J'ai été près de m'avouer vaincu, de penser à elle, à tout ce qu'elle

est, à tout le reste : sur le point de passer en revue son corps tout entier.

J'ai pu l'éviter.

Sans me donner des coups.

Les mouvements du bras et de la main et de la brosse à dents au bout du bras et de la main, dans ma bouche, ont été suffisants. Et le goût et la douleur dans cette bouche.

Et le journal aussi a servi, bien sûr, en décrivant tout.

*

Je rêve d'elle. Dans le rêve ses nichons, que je ne verrai jamais, sont lourds, obscènes, trop blancs. Ils me dégoûtent mais elle m'oblige à les toucher avec la main grande ouverte, elle me force en me fixant dans les yeux de ses yeux toujours sérieux, et quand enfin je les touche et que je reviens à son visage, je me rends compte qu'elle a les orbites vides.

Je me réveille sans faim et me mets à travailler sur la traduction des modes d'emploi de vingt produits commercialisés par une entreprise nordique de distribution de pièces mécaniques qui m'a envoyé un courrier hier. La nouvelle de mes prix très bas continue à se répandre comme du lierre.

Je monte le volume des distorsions de la radio mal réglée du séjour. Je regarde les images en haute définition de bougies, de boulons et de tuyaux

brillants. Elles parviennent à supplanter pendant quelques heures l'âcre odeur des cauchemars.

*

Irina dort sur son canapé, sur le dos, elle porte un petit short très ajusté, jaune, et un teeshirt blanc siglé LOL en lettres dorées. Elle a les jambes légèrement entrouvertes, comme l'enfant qu'elle est. En la voyant grâce aux jumelles je ne ressens aucune urgence sexuelle.

Elle a l'air de souffrir dans son sommeil, comme si elle avait ramené d'Amérique du Sud des souvenirs pires que ses souvenirs récents (pires que ceux de son père en train de la toucher, que ceux de sa chambre plongée dans l'obscurité). Elle agite la tête, transpire, elle se réveille enfin, les mains crispées sur le drap qui recouvre le canapé.

Elle reste comme ça, sur le dos, les yeux entrouverts fixés sur le plafond, pendant vingt-sept minutes de plus, sans bouger un seul muscle.

Quand elle entend les pas des loups qui s'approchent, elle se réfugie dans sa chambre.

*

Le pharmacien pakistanais de la place du DM m'a dit que je ne pouvais pas mélanger au cours d'une même nuit deux milligrammes de Clonazepam et deux d'Alprazolam. Je prends le risque de mourir d'un infarctus pendant mon sommeil. Il ne sait pas

faire son travail, il ne connaît pas mon corps, il n'a pas le droit de m'adresser la parole en me regardant en face, mais le désespoir me contraint à lui dire d'accord. La pénombre douteuse de sa pharmacie, c'est aussi celle du quartier, celle de la ville tombée sans remède, à genoux, condamnée à être le butin de l'invasion de l'Est.

*

Je vois encore tes photos, comme tous les vingt de chaque mois. Tu es si jeune avec le foulard qui couvre tes cheveux couleur miel, devant cette église de je ne sais quelle ville du Nord, fixant l'appareil photo, vierge de toute inquiétude, pas encore contaminée ni par la pauvreté, ni par la violence, ni par l'odeur amère des hommes.

*

Que deviendrait la santé sociale sans l'industrie pharmaceutique ?

Que resterait-il de la culture ?

De la vieille république ?

De la civilisation ?

Rien de rien.

Des dépouilles.

Nos restes déjà froids pourrissant sous le soleil.

*

Ça fait trois jours que le vieux Paraguayen et ses fils ne passent pas par l'appartement. Ils doivent être en train de commettre un crime ou de rendre visite à d'autres criminels au Paraguay. Irina a l'air plus souriante et sort de la salle de bain habillée d'une culotte très blanche et rien d'autre. Elle a des jambes très longues, très bronzées. Elle a les tétons plus foncés que la première fois.

J'ai tiré tous les rideaux, baissé toutes les persiennes, je me suis mis au lit à 16 h pile. Ainsi, je suis entré en quarantaine. Je ne compte pas me mettre debout pendant trois jours, qui me paraîtront trente en étant à jeun. Comme si je me trouvais à genoux, comme si je devais parcourir un chemin pavé à genoux jusqu'à tout oublier.

Je compte également ne pas avaler une seule des médications généreusement mises à ma disposition par l'industrie pharmaceutique par l'intermédiaire des pattes velues de ce ladre pakistanais.

Silence et douleur et immobilité absolue me guériront.

Et le journal, bien sûr, ces mots dans lesquels il est impossible de rien cacher, après.

*

Le chauffe-eau fuit.

Je n'aurai pas d'autre solution que d'appeler un Asiate pour lui donner une quantité d'argent qu'il ne mérite pas et supporter son odeur pendant qu'il le réparera.

*

Elle se prénomme Irina, oui, et elle est née dans un village nommé Pozo Colorado, dans un pays qui s'appelle Paraguay, en Amérique du Sud. La Roumaine édentée me le répète ; elle se sent liée à moi par cette information qui malgré moi circule entre nous. Je peux voir dans le fond de son regard un rire tapi (comme si elle était née ici, dans ma ville, et pas là-bas, dans la sienne) et j'ai envie de lui faire avaler son rire à coups de poing. Je n'ai jamais frappé une femme, mais je peux parfaitement imaginer le bruit de mes jointures en train de se briser contre ces os, la pulpe de la chair éclatant, les cris de panique, ma respiration entrecoupée. Il n'est pas nécessaire que je me punisse d'avoir des pensées de ce genre. La fin du monde approche.

*

Elle est arrivée dans la vieille république quand elle avait quinze ans, Irina. Elle a vécu dans un foyer pour réfugiés (j'imagine un bâtiment décrépit et sombre, divisé en boxes, pareil à une grande grange vide). Sans amies, sans parentes, seule, avec les trois hommes de sa famille, avec leurs odeurs et leurs grognements.

Peut-être qu'à elle aussi manque une mère ou une sœur morte.

*

Elle prend des cours de secrétariat dans un établissement technique pour jeunes filles. Elle prend des cours de secrétariat et j'en suis responsable. À côté de la vitrine de la pharmacie de la place du DM, j'ai découvert une pile de prospectus jaunes. J'en ai pris la moitié le troisième lundi du mois, sachant que ce n'était pas le pharmacien basané qui pourrait m'en empêcher. J'ai pénétré dans le bâtiment d'Irina, presque aussi délabré que le mien, avec sa façade écalée, la porte d'entrée toujours battante, le carrelage en éclats, et j'ai laissé cinq prospectus devant sa porte.

J'ai tremblé, comme si je touchais sa main. J'ai laissé les trente-deux imprimés qui restaient sur la longue surface blanche de la caisse de l'épicerie de la Roumaine, à 10 h 03, en pleine lumière du jour.

*

Irina mord à l'hameçon.

Il ne se passe que cinq jours avant qu'elle sorte enfin, parfumée, coiffée, très tôt. Elle revient à midi, avec un visage heureux que je ne lui avais jamais vu. Elle croit que cela va la sortir de la boue.

Secrétariat, dans une école très sérieuse et presque gratuite de l'arrondissement O, comme me l'explique la Roumaine.

*

Les Paraguayens préparent un mauvais coup.

Ils ont des armes.

Deux pistolets qu'ils laissent sur la table toute la nuit.

Elle se couche tôt et ferme sûrement à double tour sa porte, elle sait que les loups sont affamés et que quelqu'un comme moi, moins qu'un regard, ne fera rien pour empêcher l'agression qui tôt ou tard arrivera.

*

Ils se sont soûlés.

Elle leur a servi jusqu'à 3 h du matin des morceaux de viande de porc très grillés entrecoupés de rasades de rhum bon marché qu'elle sort acheter toute seule. Trois bouteilles. Ils semblent tous se délecter de l'air qu'elle déplace quand elle s'approche de la table. Je peux voir les yeux rougis et somnolents sous l'effet de l'alcool, je peux voir les cous veineux et les mains velues, grâce à mes jumelles.

*

J'attends à la terrasse du bar qui se trouve à côté de l'épicerie de la Roumaine. Tremblant de nouveau, sachant que je suis en train de sauter dans le vide et que le retour à mon corps pourrait s'avérer

impossible. J'attends une heure et sept minutes, loin de moi mais aussi surpris par le silence parfait qui règne dans ma tête. Une heure et sept minutes comme ça, sans penser à rien, jusqu'à ce que son corps svelte passe, recouvert de quelque chose qui ressemble à une robe (bouffante et très courte sur les jambes et les cuisses, très cintrée à partir de la taille, en un tissu de vêtement de sport, avec des manches longues également ajustées, le vêtement finit par une capuche blanche comme le reste, trop grande, d'où sortent deux câbles qui se glissent sous le tissu de la poitrine et qui apportent de la musique jusqu'à ses oreilles, minuscules, parfaites).

Je peux voir les yeux des hommes basanés assis à une table à côté de la mienne qui cherchent des reliefs de chair sous sa jupe. Avant qu'elle n'oblique tout à fait, de ce pas décidé, indifférent, au-delà de la haine ou de la tension, je vois le mot Adidas imprimé en jaune sur son dos. Le bas de son corps disparaît ensuite derrière les étals de fruits, puis c'est en entier qu'il est avalé par le commerce sombre de la Roumaine.

*

Comme si je me trouvais dans une autre journée et dans une autre rue, moi aussi je m'enfonce dans une travée jusqu'aux armoires réfrigérées. Elle est là, de dos, elle compare les prix des pizzas surgelées, quand elle me regarde. Je sais qu'elle me

regarde, qu'elle peut voir mon reflet dans la vitre opaque du réfrigérateur, et je sais aussi qu'elle me sourit. Immobile, ordonnant en vain à mes jambes de bouger, comme dans le plus parfait des cauchemars, je la regarde moi aussi.

Je ne peux pas m'enfuir en courant. Je m'étouffe avant de bouger. Elle s'est retournée. Peut-être m'avait-elle vu, peut-être ne m'avait-elle pas vu, avant, mais à présent, c'est inévitable, elle me trouve, là, bloquant le passage dans la travée, et elle rit de mon corps immobile comme une masse, de mes vêtements, de mon visage, de ma race, de mes yeux effrayés. Son sourire, blanc, sauvé de l'obscurité de la capuche par les néons de la boutique, brille depuis une autre réalité, à un rythme différent, avec une plus grande netteté. Elle me regarde de haut en bas comme si elle m'imaginait, comme si elle me faisait exister par son regard et, immédiatement, elle me méprise.

*

J'ai dormi beaucoup plus que nécessaire.

C'est la Journée internationale des travailleurs et les beuglements des ouvriers orgueilleux de l'être m'ont réveillé. Ils chantent des louanges à leur misère, à la force de leurs énormes maillets, tous d'une seule voix, en chœur, menaçant de mettre le feu à ce monde qui ne leur appartient plus et qui, depuis fort longtemps, n'a plus peur d'eux. Je déteste cette fête comme je déteste toutes les autres

fêtes, mais celle-ci un peu plus. Je ferme les fenêtres et je mets la radio, le volume à fond, je me cale sur une émission qui diffuse ce qui semble être des ballades avec des arrangements pour orgue électrique, de la musique de salle d'attente de dentiste.

*

Je réussis à ne pas me souvenir, ni alors, ni hier, ni aujourd'hui, de ce que j'avais pensé tandis que je m'éloignais à toute vitesse sur le trottoir, aspirant tout l'air et transpirant, après la rencontre ratée avec Irina : qu'il y avait cachée dans sa moue un peu de compassion. Ce n'est pas vrai, je l'ai su hier et avant-hier et je le sais aussi en cet instant. Il n'y a eu aucune sorte de compassion, mais un mépris parfait, total. Elle a évité d'avoir à s'approcher et s'est éloignée par une travée latérale, et je me suis rendu compte, mais trop tard, que mon visage s'était crispé en un sourire douloureux.

*

Les nouvelles des îles lointaines ne m'ont jamais intéressé et à présent elles m'intéressent d'autant moins.

Aujourd'hui, comme tous les dimanches, j'ai marché jusqu'au kiosque à journaux qu'il y a au coin des rues de C et de S, j'ai acheté l'édition complète du plus important des quotidiens nationaux. Comme

d'habitude, pendant le trajet de retour j'ai imaginé la mécanique du meilleur de mes rituels.

Tu le connais parfaitement, le rituel dominical.

1) Mettre à la poubelle, sans même les ouvrir, en les tenant entre le pouce et l'index, les suppléments : sport, culture, spectacles, sciences. Jeter aussi les informations sur les îles lointaines, grandes ou petites.

2) Respirer à fond et ouvrir de part en part sur la table en formica orange de la cuisine le papier âpre et froid des nouvelles nationales. Les bords parfaitement parallèles à ceux de la table.

3) Tracer les angles avec précision et me débarasser peu à peu de l'excédent de papier, en lignes très droites, et voir comment subsistent des figures géométriques qui semblent dire quelque chose, qui semblent avoir un sens, bien qu'elles n'en aient pas.

4) Poser délicatement sur l'une des quatre chaises les derniers rebuts : les nouvelles d'autoroutes à moitié construites, des politiciens et de leurs plans, de budgets, d'initiatives et de prix. Les éditoriaux des commentateurs nationaux.

5) Ce qu'il reste du papier réparti avec la perfection de l'expérience, ce sont les titres, les en-têtes, les lettres grandes et petites, jamais les photos.

6) Continuer à découper. Avec le coupe-chou et la règle, directement sur la table. Des phrases, d'abord, en laissant dans les rectangles de papier des fenêtres au formica orange de la table. Ensuite, des pans entiers de paragraphes.

7) Faire la même chose, immédiatement après, avec les en-têtes, mutilant jusqu'à arriver au titre.

8) Rogner finalement aussi ce qui n'est pas nécessaire au titre.

9) Couper encore plus, presque tout, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une suite de mots sur la table.

10) De cette série de rectangles très petits, supprimer les mots qui demeurent en excédent, jusqu'à ce qu'il n'en reste que deux, trois ou quatre.

11) Avec beaucoup de précaution, retirer la poubelle en métal galvanisé de l'une des étagères du bas et y mettre tout ce qui était en trop. Tout le papier, mis à part les deux ou trois ou quatre mots tirés des titres, qui sont restés à flotter sur le fond orange de la table.

12) Attendre qu'il soit 11 h 13 et porter la poubelle dans le puits de lumière, passer la main à travers la toute petite fenêtre et accrocher la poubelle au crochet déjà installé au-dessus du vide. Arroser d'alcool les morceaux de papier dans le récipient et leur mettre le feu.

13) Ému, comme chaque dimanche à 11 h 15, voir par la minuscule ouverture la fumée qui monte dans la cour et se perd dans le rectangle parfait du ciel.

14) Laisser la poubelle fumante à l'extérieur.

15) Saisir les paroles choisies entre trois doigts et les porter jusqu'au bureau, les ranger dans un bocal en verre à couvercle qui a contenu jadis les abricots au sirop de maman.

*

Il reste peu de temps avant que tout ne disparaisse. Parce que tout disparaîtra, sans remède, mon Eva à moi : Irina et moi et l'épicerie et les autres corps de l'épicerie et les corps de la rue. La ville entière. Tout ce que nous connaissons, entraîné par le grand courant des temps nouveaux. Je ne délire pas, petite sœur. Tu me comprendras. Tu me comprends déjà, mais je devrai te le répéter le jour N, la fin de tout ce qui est connu. Le jour N. Ça commencera dans la campagne, dans ma ferme, dans le cœur froid de ma ferme, dont je ne peux pas encore te parler, et ça se répandra comme une explosion dont moi seul serai le responsable.

*

La cage d'escalier sent le lard grillé, les oignons frits, le steak.

Je roule un tapis et le colle à la fente au bas de la porte, je mets à bouillir des feuilles d'eucalyptus dans trois grandes casseroles, je nettoie le sol avec de l'eau et de la javel, les plinthes à la lessive, les murs au savon doux comme du shampoing, le plan de travail de la cuisine en céramique avec un produit vaisselle, et la salle de bain et les toilettes avec tous les produits chimiques toujours nécessaires. Lorsque j'ouvre la fenêtre qui donne sur la cour, je gâche tout. Une odeur de curry piquante et grasse de mauvaise viande s'échappe de je ne

sais quel gourbi d'immigrés et il ne me reste plus qu'à saisir la clé cachée dans le tiroir de la table de nuit en chêne, déplacer d'un coup de pied le tapis roulé et sortir en marchant le plus vite possible, la bouche ouverte, jusqu'au réconfort du gazon frais tondu dans le parc de LV.

*

Neuf minutes se sont écoulées depuis que j'ai fini la dernière commande. Le téléphone sonne. Comme si on pouvait me voir. Une voix veut que je traduise un guide pour le bien-être des animaux de compagnie. Chiens et chats. La voix parle au nom d'une maison d'édition qui distribue du matériel vétérinaire et des prospectus pour que les maîtres sachent comment se comporter avec leurs animaux. Je tarde sept secondes de plus que nécessaire à te répondre. Je réponds d'accord seulement quand je comprends que faire cette traduction me permettra de passer plusieurs jours avec la tête entièrement occupée par les mots, les lettres, les prépositions et les articles, le temps des verbes, par la simple et honnête mécanique du langage (et ses silences blancs, si différents du vivant corps d'Irina).

Je propose dix jours pour faire la traduction, qui certainement ne seront que six. Dans la boîte aux lettres de mon appartement, dis-je à la voix. Oui, dans une enveloppe bien fermée : contrat, indications, clé USB et texte imprimé. Même tarif, oui,

montant à verser directement sur le compte bancaire. Facture dans la boîte aux lettres aussi.

*

Aujourd'hui, j'ai besoin de cette douleur, la plus douce, celle que seule Irina peut me donner. Je l'attends en parfait kamikaze, assis à la terrasse du café. Je commande une eau gazeuse. Quand enfin elle fait son apparition, à 11 h du matin, je remercie les effets que la Ritaline et l'Adderall ont sur mes nerfs, la manière qu'ils ont d'aiguiser le regard et de maîtriser le pouls.

Elle porte des chaussures de sport très grandes délacées, un pantalon de jogging gris en coton qui est très moulant derrière, sur ses fesses, avec des liserés dorés de chaque côté des jambes. Elle a aussi enfilé une veste noire, très cintrée, avec une fermeture Éclair en plastique doré, volontairement large ; elle a de grands écouteurs pelucheux et roses. Elle a ramassé ses cheveux en une seule tresse haute qui jaillit du sommet de son crâne tatoué et lui coule jusqu'au milieu du dos. Elle a un bijou, un seul, une imitation de diamant, tout en haut de l'une de ses minuscules oreilles.

Depuis la terrasse du café, attablé, de l'autre côté de la rue, sous la fine pluie qui me trempe, je vois comment elle longe les armoires avec les surgelés, les jambons et les fromages, comment elle se perd dans le fond du magasin et revient avec trois sachets de pain de mie. Ensuite, sur l'étal que

la Roumaine a disposé dans la rue, elle choisit un régime de bananes à moitié vertes, cinq pommes très petites, et une vingtaine de tomates trop mûres. Elle paie avec une poignée de pièces de monnaie, comme le ferait une petite fille. Elle ne sourit pas à la Roumaine, elle ne retire pas ses écouteurs. Elle prend le chemin de son appartement sans regarder personne, et moi je prends celui du mien, de la même façon mais plus vite.

Protégé par l'obscurité de la pièce, je la regarde. Elle range pour le lendemain ce qu'elle a acheté, décongèle deux pizzas au micro-ondes et ouvre un peu la fenêtre. Ce que j'entends (ce qu'entend Irina) est une musique sans instruments ni voix, une musique électronique, du genre boîtes de nuit européennes j'imagine, mais mélangée avec une mélodie aux sonorités exotiques, latino-américaines sans doute. En fond sonore : un rythme continu de basses qui semblent mimer le rythme des tambours sauvages ou d'un coït. Irina branche le chauffage et se débarrasse de sa veste noire. Dessous, elle porte un tee-shirt rose, avec les lettres capitales DG imprimées en noir. Elle enlève aussi ses chaussures, ses chaussettes, qui sont blanches et parfaitement propres.

À 15 h 04, son père arrive, accompagné des deux louveteaux. Aucun d'eux ne la salue, ils s'assoient tous les trois à table pour attendre le repas. Je vois comment depuis la cuisine elle préfère remettre les écouteurs pour les éviter. Pendant qu'elle sert les pizzas, pose les bouteilles de bière et les verres,

le vieux et celui qui semble être l'aîné des fils la flairent et regardent son cul.

*

Il y a un autre monde, parallèle, où je suis heureux et elle n'est pas Paraguayenne, où l'Europe n'est pas un tas de cendres, où la fin n'est pas proche, un monde où nous vivons ensemble et où elle attend patiemment que je m'endorme, me caresse la tête, toutes les nuits, où je me réveille sous la lumière du ciel bleu tous les matins.

*

Elle se lève très tôt, fait sa toilette, va dans le séjour enveloppée dans une serviette, glisse deux billets de cent euros dans la cachette du canapé puis sort arroser les plantes mortes. Une fois à l'intérieur, elle reste comme toujours, paralysée, les yeux fixés trop longtemps sur la fenêtre. Aujourd'hui, elle met ses grands écouteurs, agite les pouces sur l'écran de son portable et bouge la tête de haut en bas au rythme de cette musique que je ne peux pas entendre, pendant une heure et huit minutes. Ensuite, elle disparaît dans le couloir. Elle ne quitte pas sa chambre de toute la journée, et son père et ses frères ne se montrent pas.

*